

« Je raconte mon histoire... et c'est l'histoire de tout le monde »

Entretien avec Matias Chebel de la Compagnie Zumbó

Marie Poinso



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4079>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]
[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 143-147

ISBN : 978-2-919040-40-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinso, « « Je raconte mon histoire... et c'est l'histoire de tout le monde » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1320 | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4079>

Tous droits réservés

THÉÂTRE

« JE RACONTE MON HISTOIRE... ET C'EST L'HISTOIRE DE TOUT LE MONDE »

Entretien avec MATIAS CHEBEL de la Compagnie Zumbó, réalisé par MARIE POINSOT.

Le dix-huit octobre 2015 est la date de naissance de *Traçages*, une installation théâtrale conçue et réalisée par la compagnie Zumbó avec la participation d'immigrés d'hier et d'aujourd'hui, arrivés au Creusot (Saône-et-Loire) à la recherche d'une vie meilleure.

Projet de mise en valeur de la mémoire des migrants et d'un territoire, il a convoqué différents langages artistiques (texte théâtral, récits de migrants filmés et montage de documents d'archive), ainsi que plusieurs « acteurs », parmi lesquels des collégiens et des lycéens, dans les espaces de l'Écomusée du Creusot-Monceau, partenaire de cette expérience inédite qui mêle théâtre, vidéo et témoignages de vie.

Matias Chebel, comédien et metteur en scène, fondateur avec Mayleh Sanchez de la compagnie théâtrale Zumbó, est arrivé en France en 2001 pour un échange artistique. Suite à la crise économique en Argentine, il a dû revoir ses projets : ayant poursuivi sa formation en France, il y est resté. Naturellement sensible, en tant qu'émigré, à la question de l'intégration dans le pays d'arrivée, il poursuit un travail de collecte de témoignages de migrants, au carrefour de l'ethnologie, de la sociologie et du théâtre, mais pas seulement...

années, de construire quelque chose qui ait un fort lien social. Cela me manquait dans ma profession. Avec Mayleh, qui est une ancienne collègue et amie vénézuélienne, nous avons créé l'association artistique Zumbó. Quand nous sommes arrivés au Creusot, nous avons été frappés par cette ville très latino-américaine : c'était la première fois que l'on voyait en France une ville développée autour d'une industrie plutôt qu'autour d'un seigneur féodal. C'est une caractéristique qu'on retrouve souvent chez nous en Amérique latine. Nous nous sommes donc sentis un peu comme à la maison. Par la suite, nous avons rencontré des gens, beaucoup d'émigrants installés au Creusot depuis longtemps, notamment des Italiens, des Portugais, des Polonais, des Espagnols, mais aussi des Cambodgiens, et nous avons commencé à percevoir la richesse de cette ville. Un dimanche après-midi, la rencontre avec notre voisine, Maria Abondance, une immigrée italienne qui nous a raconté son histoire de migration et par là quarante années de l'histoire de la France, a été pour moi déterminante : c'était le signe que nous devions développer notre projet par un travail de collecte de témoignages et de la parole des émigrés.

Hommes & Migrations : Quel est le parcours qui vous a amené à créer la C^{ie} Zumbó ?

Matias Chebel : J'ai fait une partie de mon parcours professionnel ici et j'ai eu envie, il y a quelques

H&M : Zumbó est née à ce moment-là ?

M. C. : Zumbó existait déjà mais c'est ce projet qui a fini par institutionnaliser la compagnie. Nous avons contacté l'Écomusée du Creusot pour

THÉÂTRE

proposer notre travail et on nous a fait confiance. Notre première installation, *Traçages*, s'appuyait sur les témoignages des émigrants présentés sous forme de portraits vidéo et, en parallèle, sur un texte théâtral, adaptation d'un conte de García Márquez sur la différence, comment elle nous change, comment on cohabite avec. C'est une fable et une métaphore que Mayleh et moi avons adaptée à l'identité minière et industrielle du Creusot ainsi qu'à la mythologie de la Bourgogne, souvent méconnue par les jeunes. Il y a dans ce texte beaucoup d'informations qui se croisent et qui sont en rapport avec tout ce qui s'est passé au cours du XX^e siècle au Creusot. Ce spectacle théâtral, qui venait compléter les témoignages des émigrés, permettait d'aller chercher le public d'une autre façon, plutôt artistique. Nous avons aussi mis l'accent sur quelque chose que nous avons pu ressentir en arrivant en France en tant que migrants.

H&M : Il y a donc des points de contact entre votre histoire personnelle et celle des émigrants des années 1950 ?

M. C. : Oui, tout d'abord je me rends compte que l'univers industriel est une constante dans ma vie. Quand j'étais en Argentine, j'étais à la tête d'un collectif qui a fondé un centre culturel dans une industrie métallurgique en plein cœur de Buenos Aires. Nos activités avaient lieu dans des espaces inutilisés ou en soirée, quand l'usine ne fonctionnait pas. En tant qu'artistes, on devenait une ligne de plus de production, une ligne nouvelle de production culturelle. À partir de la création de ce centre culturel, nous avons réussi à avoir des subventions de l'État : l'usine qui était au bord du dépôt de bilan a commencé à aller mieux. Elle a mis à disposition des locaux du rez-de-chaussée pour un centre d'accueil et de premier secours ouvert aux habitants du quartier ; elle s'est reliée à la société et la société a commencé à la défendre. Au Creusot aussi il y a cette ambiance ouvrière qui rayonne sur ma vie. Tous les migrants que j'y ai rencontrés ont, pour la plupart, fait leur carrière dans

l'industrie. Ce sont des ouvriers, immigrés dans les années 1950 et 1960 quand il y avait en France de grands besoins en main-d'œuvre.

H&M : Vous avez interviewé les membres de différentes communautés d'émigrés. Avez-vous retrouvé des constantes dans leurs parcours migratoires ou bien y a-t-il une particularité régionale dans l'immigration au Creusot ?

M. C. : Je pense que non. Le Creusot est le reflet de ce qui s'est passé et de ce qui se passe au niveau national en termes de migrations. Par exemple, dans les années 1980, la France a accueilli des Cambodgiens : il y a une communauté cambodgienne au Creusot. La commune est donc comme une boîte où l'on retrouve à petite échelle ce qui s'est passé en France, surtout par rapport à l'identité industrielle de la ville et à ses besoins importants en main-d'œuvre. On y trouve aussi des histoires d'ascension sociale : il s'agit de trajectoires de personnes qui ont émigré par besoin, à la recherche d'un avenir meilleur ou tout simplement de travail et qui ont fini par construire une famille, une vie meilleure ici.

Nous avons voulu parler de l'émigration en général et nous avons abordé toutes sortes d'émigrations : du couple d'Hollandais installé en Bourgogne monter un business parce qu'ils aimaient la région, à la jeune adolescente turque qui venait rejoindre son père mais aussi, plus récemment, un persécuté politique albanais demandeur d'asile. Au montage, j'ai dû faire des choix et décider de ne pas intégrer certains récits trop actuels et douloureux pour protéger les personnes concernées.

Un point commun que j'ai voulu mettre en valeur est que chaque communauté a eu, dans son parcours migratoire, une personne qui a pris la responsabilité d'aider les primo-arrivants : pour la communauté italienne c'était le père Camillo, Madame Martí pour les Espagnols. Madame Martí était la mère de l'actuel maire du Creusot qui a

décidé de suivre l'appel du gouvernement Hollande et ouvrir un centre d'accueil de réfugiés, unique dans le département. Il a prolongé la lignée de sa famille, d'anciens républicains espagnols réfugiés en France parce qu'ils fuyaient la guerre civile et Franco. Aujourd'hui, une mère syrienne et ses petites filles ont été accueillies par la famille d'un médecin qui les a ensuite aidées à trouver un logement. Il y a donc des forces dans la société civile qui se mettent en place et s'organisent à toutes les époques. C'est ce qui donne espoir par rapport à tout ce qui est rapporté par les médias. Les flux migratoires vont s'intensifier et il vaudrait mieux aujourd'hui employer nos énergies à chercher des mécanismes durables d'accueil et d'insertion, plutôt que les dépenser à trouver comment empêcher les migrants d'entrer dans notre territoire.

La possibilité qui est donnée à chacun de s'intégrer dans la société d'accueil est, en revanche, strictement liée à la chance qu'il a eu de recevoir une éducation : c'est ce qui permet à une personne de s'adapter, de « survivre » dans un pays étranger. Cela aussi est un peu un reflet de notre société : il y a des migrants instruits et d'autres qui n'ont qu'une formation de base, il y en a qui peuvent se battre pour monter un dossier de demande d'asile parce qu'ils ont les outils pour le faire, d'autres pas. Il faut se poser la question de ce qu'on va faire pour ceux-là.

Toutes ces personnes vont se croiser sur un même territoire, c'est ce qui m'intéresse : apporter mon éclairage à cette réalité, qui est notre réalité d'aujourd'hui, informer, pousser à réfléchir.

H&M : C'est donc une forme de théâtre militant, d'art engagé, que vous développez en partenariat avec l'Écomusée ?

M. C. : Je ne sais pas s'il est engagé et militant. En tout cas, il a un fort lien social. Et ce sujet me touche beaucoup car je suis un migrant aussi : en



Exposition *Murs Murs*. Photo Matias Chebel, 2017.
© MATIAS CHEBEL, C^{te} ZUMBÓ.

racontant l'histoire de ces personnes, je raconte quelque part ma propre histoire et celle de la société actuelle.

L'exposition *Murs Murs*, née du projet *Traçages*, va durer jusqu'en 2019. La dernière année, l'Écomusée fera appel à un comité scientifique pour organiser un colloque et il y aura des publications. À partir de ce projet, cette salle de l'exposition permanente du musée sera dédiée à jamais au sujet des migrations. Nous voudrions porter notre expérience ailleurs et décliner le projet dans d'autres régions.

THÉÂTRE

H&M : Quelle est et quelle sera, puisque le projet se poursuit, votre démarche dans la collecte et la mise en valeur des témoignages des migrants ?

M. C. : Lorsque nous travaillions sur *Murs Murs*, nous avons été rattrapés par l'actualité, avec ses vagues de migrants qui arrivaient en Europe dans des conditions dramatiques.

Nous avons donc décidé de décliner le projet en trois chapitres : le premier, toujours exposé, concernait l'immigration avant le XX^e siècle, le deuxième, qui va être exposé dès septembre, concernera les migrations du XXI^e siècle. Le troisième sera une synthèse avec la participation des spécialistes sur la question.

Pour moi, c'est important de mettre en parallèle tous ces parcours migratoires pour montrer comment la résilience et l'intégration ont pu agir et favoriser l'assimilation en l'espace d'une génération. Cela permet de combattre la peur. J'essaie aussi d'amener des lycéens à la rencontre des migrants actuels pour qu'ils puissent échanger et avoir une connaissance concrète de leur réalité. Nous avons aussi proposé aux élèves de collecter les souvenirs de leurs aïeux immigrés, à l'aide de leurs téléphones portables et avons préparé une sorte de *vade-mecum*, un guide d'entretien à l'attention des professeurs et des élèves. C'est un projet qui est devenu, au fil du temps, trans-culturel et inter-générationnel.

H&M : Quelle est votre méthode pour la collecte et la mise en valeur des témoignages ?

M. C. : Nous avons un peu improvisé. Nous avons d'abord contacté les associations, il y en a une pour chaque communauté : au Creusot il y a un vrai réseau associatif très actif, c'est l'héritage ouvrier de la ville qui veut cela. Par ce biais, nous avons été mis en relation avec les gens qui se sont rassemblés, nous ont invités et se sont prêtés aux entretiens. Épaulés par *La Baraque*,

une web-télévision associative qui s'est associée à nous dans cette démarche, nous avons enregistré et filmé les entretiens qui se déroulaient chez les gens ou dans les locaux des associations.

Après, tout dépendait des personnes qu'on interrogeait : avec la communauté italienne, nous avons lancé le sujet et échangé librement ensemble. Il s'agit de la communauté la plus nombreuse, si l'on tient compte des membres et du nombre d'associations. Quelque chose de familier s'est facilement mis en place, nous nous sentions très à l'aise. C'était pareil avec les Espagnols. Par contre, quand la personne maîtrisait moins la langue française, nous nous servions d'un petit guide d'entretien pour la rassurer. Cela permettait de cadrer, de structurer l'interview. Cependant, ce n'est pas ce que l'on aime le plus car le guide d'entretien crée une distance.

Les entretiens que je fais cette année, avec des migrants qui n'ont pas encore fait le travail de résilience parce qu'ils sont encore en transit, sont bien plus durs à réaliser, pour moi aussi : il est très difficile de ne pas exposer les gens dans leur souffrance. Il s'agit de les amener à témoigner sans les surexposer à leur détresse : un équilibre délicat à trouver.

H&M : Est-ce que vous faites appel à des interprètes ?

M. C. : Quand je suis intervenu au Centre d'accueil de demandeurs d'asile (Cada), j'ai fait des entretiens en arabe, langue que je ne parle pas. Avec un jeune pakistanais qui parle le pashtoun, j'ai eu recours à Google translator : il n'y avait personne pour faire la traduction. Ensuite, au moment de la rédaction des sous-titres, je me fais également aider au montage si j'ai l'impression que l'interprète a trop synthétisé : je veux que la transcription soit la plus fidèle possible aux propos des témoins.

H&M : Il y a dans votre démarche une recherche de justesse philologique dans la restitution de la parole et une proximité certaine avec l'ethnologie.

M. C : Tout à fait. Quand nous avons monté le premier projet *Traçages*, cela nous amusait de présenter un travail artistique dans un lieu dédié à la mémoire, tel un musée. Nous avons voulu travailler sur ce concept, cette dichotomie : faire cohabiter le montage vidéo des récits avec une pièce vidéo plus onirique, œuvre du réalisateur vénézuélien Ragnar Chacín, et une pièce théâtrale. Je me suis rendu compte que ces trois langages pouvaient dialoguer mais qu'il fallait monter directement et avec justesse les récits des émigrés. Notre approche est donc devenue très documentaire, et touche à la recherche ethnologique mais aussi au journalisme.

Nous avons décidé de tout sous-titrer, pour les malentendants d'abord, mais aussi parce que parfois le français n'était pas très clair, ou parce que les témoins s'expriment dans des langues peu connues.

L'année dernière, nous avons collecté des témoignages en français. Cette année, avec les nouveaux migrants, on entend de l'espagnol, de l'anglais, de l'arabe... cela me plaît car notre société, le monde d'aujourd'hui sont multiculturels. Même si les gens parlent correctement en français, je leur donne toujours la possibilité de s'exprimer dans leur langue d'origine s'ils le souhaitent. La part de l'écrit dans ce travail de collecte est très importante mais toujours dans une grande exigence de fidélité par rapport à ce qui est dit et ressenti. ■